

François Couplan «Les plantes sont des amies que je mange»

► **Et la suite ? Je sais que vous avez beaucoup voyagé.**

Pour quelle raison ?

Marcel m'avait démontré qu'on peut vivre d'une manière indépendante de la société. D'une façon autonome. Et je l'ai mis en œuvre immédiatement : je partais seul à pied, en me nourrissant de ce que je trouvais et de ce que j'emportais. J'ai compris, à ce moment-là, que je me sentais bien ici, dans la nature. Même en cas d'orage. Car la pluie passée, le soleil arrive, on se déshabille, on fait sécher ses vêtements, on va boire à la source. C'est le bonheur !

Et ces voyages ?

J'ai d'abord passé un an en Corse, pour mon service militaire. J'étais aide-intendant à l'hôpital militaire, à Bastia. Je faisais les courses, remplissais quelques fiches, donnais au cuisinier ce dont il avait besoin, et la journée était finie. Je ne pouvais passer une minute sans m'intéresser aux plantes. Je cueillais, je ramassais, je goûtais, et je préparais à manger pour les amis. C'est en Corse que j'ai eu l'occasion de mettre en pratique mes toutes récentes connaissances. Tout ne marchait pas à la perfection : je me souviens d'un repas que j'avais préparé pour des gradés, composé d'une soupe à la chicorée sauvage horriblement amère. Personne n'a osé rien dire. Peu après, j'ai rempli un dossier pour la bourse de la vocation, en expliquant ce que je voulais faire de ma vie.

Et quelle était votre ambition de jeunesse ?

Exactement ce que j'ai fini par faire. Écrire des livres, donner des conférences, organiser des stages pour permettre aux gens de connaître et d'apprécier les plantes sauvages. Là-dessus, je suis parti aux États-Unis, où j'ai vécu neuf ans au total. Là-bas, tout était extraordinaire. Je traversais d'immenses rivières à côté desquelles la Loire n'est rien. Je sautais d'un car Greyhound à un autre. De New York à la Californie en passant par la Floride. Dès que je mettais pied à terre, j'étais obsédé par les plantes. Je les voyais et je les vois toujours comme des êtres vivants. Je me concentrais sur les plantes comestibles, mais sans jamais me limiter à des relations utilitaires. Les plantes sont, pour moi, des amies. Des amies que je mange.

Si je peux me permettre, la nature n'est pas seulement un monde d'amis. Ce peut être un monde difficile, un monde impitoyable, même.

Bien sûr. La vie comme la nature sont basées sur le paradoxe. Qui refuse d'admettre cette ambivalence se trompe. Et ceux qui rêvent de risque zéro sont, selon moi, dans une sorte d'aberration dangereuse. La vie, c'est le risque constant. Je l'ai appris dans la nature.

Nous voilà fort loin de Paris, au beau milieu des lointaines Amériques. Or je sais qu'un homme très connu chez nous, le paléontologue Yves Coppens, a changé le cours de votre vie. Encore un miracle de la nature ?

C'est un peu plus simple. Coppens faisait partie du jury de la bourse de la vocation, que j'avais oubliée. Mais mon dossier avait été retenu, en définitive. Tous les courriers se sont perdus, mais Coppens, qui avait apprécié ce que j'avais écrit, m'a finalement fait savoir qu'il serait heureux de me voir au cours d'un de mes séjours à Paris.

Dites donc, quel privilège !

En tout cas, il m'a invité à déjeuner dans un boui-boui de la place Jussieu. Il a vite compris que les diplômés ne m'intéressaient pas, mais il m'a conseillé de suivre les cours de l'École pratique des hautes études, sans passer donc par l'université. J'ai préparé un DEA sur les plantes sauvages comestibles de l'Europe, mais il a fallu des années de plus pour que Coppens me pousse dans mes retranchements.

C'est-à-dire ?

Il m'a dit quelque chose comme ça : « C'est vraiment dommage de laisser moisir ce premier travail, vous devriez aller plus loin et faire un doctorat. »

Et vous l'avez fait ?

Oui, en 1996, j'ai soutenu une thèse de doctorat consacrée à « l'alimentation végétale potentielle de l'homme avant et après la domestication du feu ». Yves Coppens faisait partie du jury, auquel j'ai offert un repas comprenant gratin de berce, soupe au chénopode et crème de mélisse.

«Le drame, c'est que nous pouvons oublier, en une génération, le savoir de milliers d'années.»

